

LAURE HILLERIN

À la recherche de Céleste Albaret

L'enquête inédite sur la captive de Marcel Proust



libres **Champs**

**À la recherche
de Céleste Albaret**

AVERTISSEMENT

Les lettres écrites par Céleste Albaret sont reproduites fidèlement, sans que soient corrigées ni signalées ses fautes d'orthographe et de syntaxe. Il en est de même pour celles de certains de ses correspondants étrangers, comme Violet Schiff. Nous avons également transcrit sans les retoucher les extraits de ses entretiens enregistrés par Georges Belmont.

Pour Sodome III (ou pour
II s'il en est temps encore) Céleste
Albaret me dit : « Ô dignité du
ciel reposée sur un lit » (car vous ne
ressemblez en rien à tout ce qui voyage sur
~~notre~~ cette vile terre.)
Navigateur, ne sait pas mettre les airs qu'il
faut à son visage.

Vos yeux qui sont deux bijoux dans votre
figure

Malice ne vous manque pas
On dirait que le feu sait que vous
avez du génie

(Transcription du texte ci-joint
écrit par Marcel Proust)

© Éditions Flammarion, Paris, 2021

© Éditions Flammarion, Paris, 2024 pour cette édition « Champs »
ISBN : 978-2-0804-4351-9

157⁸⁰

pour Sodome III (ou pour
II s'il en est temps encore) Le l'acte
Albarel me dit: "O. de qui te du
ciel repose sur le ^{lit}" ("Car vous ne
venez à rien à bord ce qui voyage sur
notre cette vilaine terre.")

navigation, ^{ne} sait pas mettre les airs qu'il
font à son usage.

Vos yeux qui sont des bœufs dans votre
figure

Malice ne vous mange pas
On dirait que le feu suit que les
eux de génie

LAURE HILLERIN

À la recherche de Céleste Albaret

L'enquête inédite sur la captive
de Marcel Proust

libres Champs

libres Champs

- Ken Alder, *Mesurer le monde*.
Alessandro Barbero, *Le Jour des barbares ; Waterloo*.
Kate Cambor, *Belle Époque*.
Edmund De Waal, *Le Lièvre aux yeux d'ambre*.
Antonia Fraser, *Marie-Antoinette*.
Stephen Greenblatt, *Adam et Ève ; Quattrocento ; Will le Magnifique*.
Thomas Harding, *Hanns et Rudolf*.
David George Haskell, *Un an dans la vie d'une forêt ; Écoute l'arbre et la feuille*.
Nathalie Heinich, *Une histoire de France*.
Laure Hillerin, *La Comtesse Greffuhle*.
Florian Illies, *1913. Chronique d'un monde disparu*.
Grégoire Kauffmann, *Hôtel de Bretagne. Une famille française dans la guerre et l'épuration*.
Sam Kean, *Quand les atomes racontent l'histoire du monde*.
Manjit Kumar, *Le Grand roman de la physique quantique*.
Siddhartha Mukherjee, *Il était une fois le gène ; L'Empereur de toutes les maladies*.
Justine Picardie, *Miss Dior*.
Graham Robb, *Une histoire buissonnière de la France ; Une histoire de Paris par ceux qui l'ont fait ; Sur les sentiers ignorés du monde celté*.
Maxime Rovere, *Le Clan Spinoza*.
Stacy Schiff, *Cléopâtre*.
Géraldine Schwartz, *Les Amnésiques*.
Daphné Sheldrick, *Une histoire d'amour africaine*.
Guy Walters, *La Traque du mal*.
Mitchell Zuckoff, *Les Disparus de Shangri-La*.

*Pour Marie-Hélène
et pour Jacques*

*Le pari biographique constitue pour l'historien
et son lecteur la plus belle des écoles critiques,
dans un monde aveugle,
saturé d'informations anonymes ou douteuses.
Un pari de clairvoyance et d'humanité.
Emmanuel de Waresquiel*

*Céleste, je vais vous faire une confidence :
je voudrais écrire un livre sur vous.
Voyez-vous, si j'écrivais ce livre,
chère Céleste, on y apprendrait beaucoup.
Marcel Proust,
cité par Céleste Albaret*

PROLOGUE

« Le maître meurt... »

Les obsèques de M. Marcel Proust ont été célébrées hier, à midi, en l'église Saint-Pierre de Chaillot. [...] Le deuil était représenté par le docteur Robert Proust et Mme R. Proust, frère et belle-sœur de l'écrivain, et Mlle Proust, sa nièce. Les honneurs militaires ont été rendus au chevalier de la Légion d'honneur par un détachement d'officiers de la place de Paris. De belles couronnes étaient adressées par la *Nouvelle Revue française*, l'Union des Arts, etc. Dans l'assistance...

Le Figaro du 22 novembre 1922 égrène des dizaines de patronymes. On chercherait en vain, parmi ces grands noms de l'armorial, des arts, de la littérature et de la médecine, celui de Céleste Albaret.

Elle était là, cependant ; on lui avait interdit de monter dans le corbillard – « ce n'est pas la place d'une servante » –, mais Robert Proust l'avait emmenée dans sa voiture et lui avait dit affectueusement : « Vous vous mettez avec la famille. » Il avait fait placer au milieu, sur le cercueil, la petite croix de fleurs qu'elle avait commandée – si petite qu'on la remarquait à peine, sous l'abondance des somptueuses couronnes de chrysanthèmes et de roses. Elle était là, au côté d'Odilon son mari, son si peu mari jusqu'à présent ; redevenue insignifiante, invisible parmi la foule des amis venus dire adieu au grand homme, elle qu'ils courtoisaient assidûment, il y a quelques jours encore, pour obtenir une entrevue avec le maître ou simplement quelques nouvelles. Hébétée de fatigue et de chagrin, elle a suivi le convoi à pied, plus

de deux heures de marche, un véritable chemin de croix, jusqu'au cimetière du Père-Lachaise, sinistre sous le ciel bas de novembre. Même les pelletées de terre déversées au fond du trou n'ont pu la convaincre qu'il l'avait quittée à jamais.

Le pire reste à venir. Le retour rue Hamelin, l'appartement désert, les portes béantes sur le sanctuaire profané – la chambre de Monsieur, plus glaciale qu'un tombeau, le lit vide où ne brille plus dans la pénombre le regard fascinant de l'idole, les cahiers pour une fois bien rangés, qu'il ne feuillettera plus jamais, le fauteuil à son chevet où il ne l'a jamais invitée à s'asseoir, sauf à la fin, comme pendant cette ultime nuit, quand il lui a dicté dans un dernier souffle une phrase bizarre qu'elle a écrite laborieusement sans chercher à la comprendre, où il était question de l'« incroyable frivolité des mourants ».

Depuis sept semaines, elle a vécu comme une somnambule, sans jamais s'étendre ni dormir, dans un long tunnel d'angoisse et d'espoir alternés. Elle a tenu sans faiblir, portée par la certitude qu'il ne pouvait pas mourir, lui, cette âme si intensément vivante, ces sens si aiguisés dans ce corps si fragile. Même quand son frère Robert lui a fermé les yeux, elle ne pouvait pas le croire ; elle l'avait vu tant de fois, allongé dans ce lit comme un mort, quand elle entrait en silence déposer sa tasse de café ; immobile, les bras le long du corps, la tête posée sur l'oreiller tel un masque d'ivoire. Mais toujours il ressuscitait : un regard amical filtrait sous les paupières, un sourire, un petit geste de la main – il donnait un *signe de vie*.

Elle était encore debout, fidèle au poste et toujours maîtresse des lieux, pendant ces trois jours où il a fallu présider au grand ballet funèbre autour du gisant. Elle ne l'a quitté ni jour ni nuit. C'est en vain que les deux religieuses chargées de le veiller ont tenté de l'écartier – « il faut vous reposer... ». Elle a résisté farouchement, révoltée à l'idée que ces deux « dragons » en profiteraient pour faire un petit somme entre deux patenôtres. Libre désormais d'entrer sans frapper, elle

introduisait les visiteurs, guindés par la solennité du moment, dans la chambre où l'on avait allumé pour la première fois le grand lustre. Sous la lumière crue, la pièce n'était plus le temple réservé aux intimes, mais un théâtre où tous étaient admis. Elle les conduisait devant la dépouille dont seuls étaient visibles les belles mains posées sur le drap et le visage de cire si noble, si jeune encore avec ses épais cheveux, sa barbe et sa moustache d'un noir de jais, ses paupières bistrées aux cernes immenses. Tous ces gens illustres, dont elle était devenue si proche, la saluaient avec effusion, comme un membre de la famille. Anna de Noailles, l'éternelle exaltée, l'a embrassée en sanglotant : « Chère Céleste ! Oh ! celle que vous avez été... Je le sais ! » Paul Morand l'a prise dans ses bras en pleurant et lui a fait remarquer, complice et familier, ce « petit soulèvement de la paupière, d'un côté », que Marcel avait gardé jusque dans la mort, comme pour vous observer du coin de l'œil. Dans son cerveau ivre d'épuisement, anesthésié par la fatigue, la cruelle réalité n'avait pas encore pénétré, et elle se répétait machinalement : « Mon Dieu, faites qu'il me dise quelque chose ! »

C'est à présent seulement, fantôme inutile et désœuvré dans la chambre abandonnée, qu'elle doit affronter l'indicible, l'épouvante qui soudain pétrifie son cœur : Monsieur Proust est mort. Celui qui avait donné un sens à sa vie ne lui adressera jamais plus la parole. Jamais plus il ne l'inondera de son lumineux sourire, ne l'enveloppera de sa douceur inflexible. Jamais plus il ne la tiendra sous son regard profond et inquisiteur. Jamais plus elle ne verra poindre dans son « petit œil » la lueur amusée, moqueuse et caressante. Jamais plus elle ne chavirera au son de sa voix douce et chaude, dont elle savait déchiffrer toutes les inflexions. Jamais plus ils ne riront ensemble comme des enfants. Jamais plus ils ne se chamailleront, lui « fâché », elle furibonde, comme l'un de ces vieux ménages qu'ils avaient fini par devenir. Personne, jamais plus, ne la comprendra comme lui l'avait comprise, cœur à cœur, bien au-delà des mots.

Il a rejoint ses parents, tout en haut du cimetière, enfermé dans une boîte, au fond d'un trou noir. Un jour où elle lui avait demandé s'il croyait qu'ils se retrouveraient, après le Jugement dernier, dans la vallée de Josaphat, il avait répondu : « Je ne sais pas Céleste, mais j'aimerais y croire. » Elle aussi aimerait y croire... Elle *devrait* y croire, elle qui a été élevée chez les sœurs et qui autrefois ne manquait jamais la messe du dimanche. Mais elle ne sait pas, elle ne sait plus. Sa seule certitude, c'est qu'en le perdant, elle a tout perdu : son insupportable et adorable bourreau, son ami le plus proche, sa mère, son père, son enfant, son foyer.

Peut-être lui revient-elle à cet instant en mémoire cette « Prière des servantes » qu'il avait lue un jour à haute voix pour elle, avant de lui remettre le livre en cadeau :

Nous sommes de toutes les maisons, et les maisons peuvent nous fermer leurs portes ; nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter ; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, et, quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent plus pour leurs mères ; nous épargnons le bien des maîtres, et le bien que nous leur avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous. Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres ; le maître meurt, et nous n'avons pas le droit d'être en deuil ! Parentes sans parenté, familières sans familles, filles sans mères, mères sans enfants, cœurs qui se donnent sans être reçus ; voilà le sort des servantes devant vous !

Ce vague malaise qu'elle avait ressenti à l'église et au cimetière, lorsqu'elle s'était retrouvée, anonyme, au milieu de tous ces éminents indifférents, s'est mué en une terrible et foudroyante évidence : la mort de Monsieur Proust la laisse bien pis qu'orpheline – déracinée et comme apatride, étrangère entre deux mondes. Elle n'est plus « la Céleste » du moulin d'Auxillac ; elle s'est détachée à jamais du monde simple et prosaïque de son enfance. Car elle est ineffaçable, l'empreinte

de dix années vécues auprès d'un génie, dans un milieu pétri de culture et de raffinement. Elle est devenue « la belle Céleste », cajolée par la fine fleur de l'intelligentsia et du *gratin* parisien parce qu'elle était la voix, l'émissaire, la sentinelle, l'ange gardien de son maître. Mais, dans cette société, elle n'a été admise que provisoirement, par le hasard des circonstances. Elle n'est pas, elle ne sera jamais l'une des leurs, elle qui a gardé l'accent chantant et le langage agreste de son village ; elle qui s'exprime avec des mots choisis mais ignore superbement les règles élémentaires de l'orthographe.

Elle a trente et un ans, un mari attentionné, une sœur dévouée, la vie devant elle. Mais jamais plus elle ne pourra se satisfaire d'une existence « normale », parmi des gens « normaux ».

I

L'EXPECTANTE

Ce que vous avez en vous ne vous appartient pas. Et c'est ce qu'il y a de plus passionnant chez les êtres humains : savoir d'où nous vient ce que nous sommes. Vous avez une belle âme, mais de qui la tenez-vous ? De votre père, de votre mère, de votre grand-mère, de bien plus loin encore ? Voilà ce que je voudrais savoir.

Marcel Proust,
cité par Céleste Albaret *in Monsieur Proust*

Une enfance hors du temps, aux confins du monde

Une heure n'est pas qu'une heure, c'est un vase
rempli de parfums, de sons, de projets et
de climats. Ce que nous appelons la réalité est
un certain rapport entre ces sensations et ces
souvenirs qui nous entourent simultanément.

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*

Ces racines terriennes dont Céleste se sent à présent si loin, ce sont elles, pourtant, qui ont fasciné Marcel Proust dès leur première rencontre. Il ne se lassait pas de lui faire raconter son enfance, son village, sa famille : « Ce qu'il cherchait à tirer surtout de vous, c'étaient tous les détails du caractère, mais aussi de la vie », se souviendra-t-elle longtemps après, encore étonnée d'avoir pu susciter un tel intérêt. Elle fut sans doute très touchée en lisant ces vers griffonnés, en guise de dédicace, sur l'exemplaire de *Swann* dont il lui fit un jour cadeau :

Sombre chagrin des ciels coutumièrement gris,
Plus tristes d'être bleus aux rares éclaircies
Et qui laissent alors sur les plaines franchies
Filtrer les tièdes pleurs d'un soleil incompris
Auxillac, Ô morose humeur des plaines sombres
Qui s'étendent sans fin, sans joie et sans couleur,
La Canourgue au lointain répand ses larges ombres,
Les maigres jardinets ne portent pas de fleurs.

François-Régis tirant des seaux, rentre, et chétive
Sa jument résignée, anxieuse et rêvant,
En dressant par instants sa cervelle pensive,
Hume d'un souffle lourd le souffle fort du vent.

En les déchiffrant, j'ai cru qu'ils lui avaient été directement inspirés par les récits de la jeune femme, reflétant la prosaïque et mélancolique poésie de cette Lozère lointaine... jusqu'au moment où j'ai découvert que Marcel avait en réalité « recyclé » un poème de jeunesse consacré à Paulus Potter, un peintre flamand de l'âge d'or – en changeant quelques mots pour y faire figurer Auxillac, La Canourgue et le frère préféré de Céleste.

Une tendre enfance dans un pays rude

Dans l'imaginaire de Proust, Céleste est donc sortie tout droit d'une scène paysanne du XVII^e siècle. Son instinct ne l'a pas trompé : elle vient bien *d'ailleurs*, non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. Bien sûr, les « plaines sombres » et monotones de la Hollande n'ont rien à voir avec les hautes vallées du Massif central. Mais Proust, ce « devin des âmes », a bien saisi l'essence de cette vie, fort éloignée d'une riante pastorale, au cœur de ce village isolé qui déploie ses maisons de granit coiffées de lauzes, égrène ses fermes et ses hameaux dans la haute vallée du Lot, au pied du causse Sauveterre. Il a tout compris : l'austérité de la vie quotidienne à Auxillac en cette fin du XIX^e siècle et la force de résilience, d'endurance qu'y ont développée ses habitants. Certes, dans ce vallon fertile, le climat est plus tempéré, l'existence moins rude que dans les vastes landes solitaires de l'Aubrac et les chaos rocheux de la Margeride où sévit jadis la bête du Gévaudan, ou que dans les farouches monts des Cévennes autrefois déchirés par la sanglante guerre des camisards. On s'y sent protégé et fragile à la fois, car la sauvagerie n'est pas

loin, on la perçoit tout autour, dans le courant impétueux des rivières, dans les monts couronnés de forêts et de rochers menaçants. Pendant les beaux jours, l'endroit fait figure de paradis terrestre, avec ses prés fleuris, ses haies, ses ruisseaux, ses coteaux verdoyants, dans son cercle de douces montagnes qui « retiennent le silence comme elles retiendraient l'eau d'un lac ». Mais les hivers, à six cents mètres d'altitude, sont longs, froids et humides, soumis aux caprices des vents, souvent plombés par un ciel bas venu du nord-ouest. Les maisons sont glaciales, mal éclairées par des lampes à huile ; le travail de la terre et l'élevage, qui s'effectuent avec des moyens rudimentaires, mus par la seule force de l'homme ou de l'animal, ne laissent aucun répit. La mort fait partie du quotidien, et bien peu de familles sont épargnées par le décès d'enfants en bas âge. La vie est dure, monotone, impitoyable. Mais non pas solitaire : au sein de cette petite communauté isolée, la solidarité est un impératif ; les vicissitudes de l'existence sont acceptées avec résignation, sous l'influence d'une piété fervente car nécessaire ; les journées sont rythmées par la cloche de l'angélus, que l'on récite matin, midi et soir – la misère, quand misère il y a, n'est pas spirituelle. Bref, en cette aube de la Belle Époque, on vit non seulement à mille lieues mais aussi à plusieurs siècles de la capitale, de ce Paris effervescent, avide de nouveauté, illuminé par la Fée Électricité – que le village mettra encore plus d'un demi-siècle à découvrir – et qui, déjà, s'extasie devant cette invention stupéfiante : l'automobile.

Voir le jour et grandir à Auxillac en 1891, c'est naître hors du temps, aux confins du monde. Croître comme un arbre, à jamais enraciné dans son sol natal. Vivre et mourir comme l'ont fait avant vous des générations d'ancêtres fatalistes qui depuis toujours accomplissent les mêmes tâches, répètent les mêmes gestes quotidiens et retournent à la terre au terme d'une vie heureuse ou malheureuse, mais tracée d'avance, qu'ils ont vécue sans se poser de questions.

C'est à ce destin que semble promise Augustine Célestine Gineste lorsque, « l'an dix-huit-cent quatre-vingt-onze et le dix-sept mai, à quatre heures du soir pardevant nous Alla Martin, maire, officier de l'état-civil de la commune d'Auxillac, canton de La Canourgue, département de la Lozère, a comparu Gineste Sylvain, meunier, âgé de trente-neuf ans, domicilié à Auxillac, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né aujourd'hui à son domicile, de lui déclarant et de Privat Célestine, son épouse, âgée de trente-six ans, et à quatre heures du matin ».

Sylvain Gineste est le descendant d'une lignée de « propriétaires cultivateurs » dont on peut remonter la trace jusqu'au règne de Louis XIII, sur un parchemin daté de l'an 1620 traçant la carte de leur propriété de sept acres. La famille a donc réchappé à la grande peste de 1720 venue de Smyrne par Marseille, qui s'était déclarée dans un hameau tout proche, avant de se répandre partout en Gévaudan, tuant plus d'un habitant sur deux dans le bourg voisin de La Canourgue. Quelques décennies plus tard, c'est la Révolution qui est venue troubler l'existence de ces villageois pieux et laborieux : révoltés contre la Constitution civile du clergé, qui prétendait remplacer leurs curés par des prêtres ayant prêté serment à la République, ils ont mené la vie rude à leur nouvel évêque constitutionnel, Mgr Nogaret – qui n'était autre que l'ancien curé de La Canourgue – et à ses rares prêtres « jureurs », accueillis à coups de pierres pour les empêcher de prendre possession de leurs paroisses. Au péril de leur vie, ils ont caché leurs curés « réfractaires ». En 1793, plusieurs Auxillacois, emmenés par Boissonnade, dit Lafage d'Auxillac, se sont engagés sous la bannière de l'« armée chrétienne et royale du Midi » créée par Marc-Antoine Charrier. Après d'éphémères succès, ils ont comparu devant le Tribunal révolutionnaire. Siècles, guerres et fléaux ont coulé sur les habitants de cette bourgade profondément catholique, ne faisant que renforcer leur piété ancestrale.

Les « petites gens » passent sur la terre sans laisser d'autre trace que leur nom dans les archives de l'état civil ou des paroisses. Mais, quand on sait les interpréter, ces documents en disent parfois long sur les histoires familiales, derrière la sécheresse des dates et des faits énoncés. Sylvain Gineste, fils de Jean-François, petit-fils de Jean-Baptiste, arrière-petit-fils d'Alexandre, est né en 1851 sous l'éphémère Deuxième République ; le 22 novembre 1876, il a épousé, à l'âge de vingt-cinq ans, une jeune fille de vingt et un ans, Célestine Privat. Rien que de très banal ; mais ce que nous révèlent les détails de leur acte de mariage l'est beaucoup moins. D'une part, les parents de Sylvain ne se sont pas déplacés pour l'événement : ils ont donné leur consentement par procuration devant notaire. D'autre part, les futurs époux ont signé un contrat de mariage, chose inhabituelle. Enfin, la mère de la mariée, Julie Privat, veuve âgée de soixante-trois ans, est incapable d'apposer sa signature au bas de l'acte : elle ne sait pas écrire. Tout indique que les Privat appartiennent à un milieu sinon misérable, du moins beaucoup plus modeste que les Gineste, qui désapprouvent cette « mésalliance ». Pour y consentir, ils ont exigé un contrat de mariage en séparation de biens protégeant le patrimoine familial ; et ils ont marqué leurs distances en n'assistant pas à la cérémonie.

C'est donc bien d'un mariage d'amour qu'il s'agit, bientôt béni par la naissance de huit enfants qui se succéderont pendant vingt ans avec régularité, tous les deux ou trois ans : un trio de garçons, François-Régis, Paul et Joseph, sourd-muet de naissance ; puis une paire de filles, Marie et Augustine Célestine, surnommée Céleste – sans doute pour la différencier de sa mère, dont elle porte le prénom –, et enfin Julien, le petit dernier, le préféré de son père, auxquels s'ajoutent deux bébés qui n'ont pas survécu. Contrairement à une légende fort répandue, Céleste n'a pas été rebaptisée par Marcel Proust ; ce diminutif lui a été attribué dès son enfance.

La famille de Sylvain Gineste, à la fois meunier et cultivateur, figure parmi les plus fortunées d'Auxillac ; Jean-François,

le grand-père, n'a jamais exploité lui-même ses terres en raison de sa santé fragile ; en tant que maire de son village, il a fréquenté toutes les notabilités, les gens « cossus » du canton, comme le vicomte de La Rochenégly, propriétaire du château de Booz dans le voisinage. Les Gineste habitent en bordure du bourg une grande maison entourée de ses terres closes de murs, sur les rives de la Jarnelle, un affluent du Lot qui fait tourner la roue du moulin. Céleste, dans ses souvenirs, nous décrira une vie bucolique presque idéale, dans ce domaine empli de rires d'enfants qu'amplifie l'écho des monts environnants. Chez les Gineste, on ne manque de rien – c'est-à-dire qu'on mange à sa faim, ce qui n'est pas le cas de tout le monde au village, où certains mènent des vies de famine, sans lumière et sans feu. La ferme, où l'on élève une quinzaine de vaches laitières, fournit en abondance la viande, le lait, les volailles, les légumes et les fruits dont ils font aussi le commerce, sans oublier la farine qui sert à faire le pain. Ils emploient une servante, un garçon d'écurie et deux journaliers qui viennent prêter main forte au besoin, sans compter les femmes du village embauchées pour la récolte des fruits. Quand les travaux des champs battent leur plein, ils sont parfois une quinzaine autour de la table.

Rien d'étonnant à ce que Proust ait été séduit au récit de cette existence champêtre. Lui aussi, durant ses cours séjours à Illiers, a goûté la saveur oppressante et poétique de ces vies immobiles. Comme celle de Céleste, son enfance a été baignée de cette atmosphère qu'il a ressuscitée dans sa prodigieuse évocation de la chambre de tante Léonie à Combray :

C'étaient de ces chambres de province qui – de même qu'en certains pays des parties entières de l'air ou de la mer sont illuminées ou parfumées par des myriades de protozoaires que nous ne voyons pas – nous enchantent des mille odeurs qu'y dégagent les vertus, la sagesse, les habitudes, toute une vie secrète, invisible, surabondante et morale que l'atmosphère y tient en suspens ; odeurs naturelles encore, certes, et couleur du temps comme celles de la campagne voisine, mais déjà casanières,

humaines et renfermées, gelée exquise, industrielle et limpide de tous les fruits de l'année qui ont quitté le verger pour l'armoire ; saisonnières, mais mobilières et domestiques, corrigent le piquant de la gelée blanche par la douceur du pain chaud, oisives et ponctuelles comme une horloge de village, flâneuses et rangées, insoucieuses et prévoyantes, lingères, matinales, dévotes, heureuses d'une paix qui n'apporte qu'un surcroît d'anxiété et d'un prosaïsme qui sert de grand réservoir de poésie à celui qui la traverse sans y avoir vécu.

Sur cette tribu règne un couple très uni : « On voit bien que votre père était bon, commentera Marcel. Mais, même chez le meilleur des hommes, le pain de la bonté ne sera jamais ce qu'il peut être chez une femme : il y reste toujours une écorce de rudesse. Un homme ne sera jamais la bonté même, comme semblait l'être votre mère. » Il a tout compris : Sylvain a été façonné par la rudesse de sa terre natale et de son labeur incessant ; l'âme de la famille, c'est la mère, dont Céleste admire le jugement, la sagesse, l'endurance et la foi chrétienne qui lui permet de tout supporter « avec une patience et une résignation admirables ».

Ces vertus, Célestine Privat les a forgées dans l'adversité, car elle est née sur une terre de misère : le Meignant, un minuscule hameau de deux feux dans la vallée du Tarn, à quelques kilomètres des Gorges, dominé par les deux Grands Causses, Sauveterre et Méjean. Le paysage est d'une beauté et d'une sauvagerie spectaculaires, mais la terre aride et pierreuse ne nourrit pas son homme. Une savoureuse monographie rédigée en 1862 par l'instituteur du village nous apprend que « les habitants sont très laborieux, mais ils sont ignorants, grossiers, et même capricieux : parmi les propriétaires, on en trouve, et c'est le plus grand nombre, qui sont très économes, mais parmi les journaliers, il y en a qui s'adonnent à la boisson ». Est-ce pour s'être livré à ce vice que son père l'a laissée orpheline à l'âge de treize ans ? Une chose est sûre : elle a côtoyé la mort très jeune, ayant vu partir ses deux sœurs, et elle a reporté sur ses enfants l'immense tendresse dont elle a

dû être privée dans sa jeunesse. Elle est aux petits soins pour eux : au plus froid de l'hiver, quand la maison devient glaciale, elle bassine leur lit le soir ; comme il n'y a pas de poêle à l'école, ils y partent le matin munis chacun d'une chauffe-ferette emplie de braise pour réchauffer leurs pieds pendant les longues heures de classe. Céleste fréquente l'école privée Sainte-Marie d'Auxillac, un vaste bâtiment situé juste en face de l'église, où une poignée de religieuses dévotes et dévouées enseignent les rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul à quasiment toutes les petites filles du village. Un peu plus loin, l'école laïque, minuscule bâtisse d'une seule pièce, fait figure de parent pauvre et peine à recruter des élèves. L'instituteur, héroïque « hussard noir de la République », est si mal vu que l'on recommande aux enfants de se détourner sur son passage ou de l'asperger l'eau bénite – ce qui vaut toujours mieux que les pierres autrefois jetées sur les prêtres jureurs...

« Ma mère était d'une tendresse extraordinaire », se souviendra Céleste. Avec sa fratrie, elle a donc grandi dans le cocon de cet amour inconditionnel, qui ne se limite pas à la cellule familiale : car Célestine pratique la charité comme elle respire. À ceux qu'elle sait dans la gêne, elle distribue ses fruits, elle vend ses volailles moins du tiers de leur prix, dix-huit sous au lieu de trois francs. Son mari peut bien grogner – pour lui, un sou est un sou –, elle n'en a cure et persiste à donner en cachette. À l'heure de l'Angélus, lorsque tombe la nuit, elle envoie Céleste porter dans un panier du pain et du fromage aux miséreux, en lui recommandant, comme au Petit Chaperon rouge, de ne pas s'attarder en chemin et de ne parler à personne : non par crainte du Grand Méchant Loup, mais pour éviter toute humiliation à ses protégés. Incapable de malhonnêteté, de mensonge ou de rancune, elle est l'innocence et la bienveillance incarnées. Au sein de cette tendresse enveloppante – assez semblable, au fond, l'inquiétude et les tracasseries en moins, à celle dont Jeanne Proust a entouré son fils –, Céleste gardera intacts

l'instinct presque animal, le « naturel presque sauvage » de son enfance : « [J'étais] presque une enfant malgré mes vingt-deux ans, surtout depuis que j'étais sortie de la tendresse de ma mère », se souviendra-t-elle.

La Belle au bois dormant

« Dieu te garde jamais de voir tes enfants partir avant toi », répétait Julie Privat à sa fille Célestine. Elle ne sera pas exaucée : trois ans après la naissance de Céleste, le malheur va frapper à la porte de cette famille heureuse. Un jour de septembre 1894, le feu prend à la grange, emplie de paille et de foin ; Célestine – à nouveau enceinte – grimpe à l'échelle pour y jeter de l'eau ; ses vêtements prennent feu et elle est brûlée au visage ; en toute hâte, on détache les vaches et les chevaux, qui meuglent et hennissent, fous de terreur ; la dernière bête à peine sortie, le bâtiment s'écroule. Attisé par un vent violent, l'incendie a gagné la maison ; entré pour essayer de sauver quelques papiers, Sylvain n'en ressort pas et doit la vie à son fils, entré par la fenêtre pour le tirer de là, à demi asphyxié ; le bâtiment restera debout, mais à l'intérieur, tout est calciné. En attendant de rebâtir, les Gineste et leurs cinq enfants s'entassent tant bien que mal dans une petite maison qu'ils louent dans le voisinage ; ils ont tout perdu et, bien entendu, ne sont pas assurés. Pour aller à la messe le dimanche suivant, le père devra emprunter un chapeau. Une semaine plus tard, Célestine accouche de son sixième enfant, qui mourra au bout de huit jours.

Bientôt, voici un nouveau petit frère, Julien. Céleste se prend de passion pour ce petit garçon, de cinq ans son cadet. Il est de santé délicate, et elle veille sur lui comme une mère. Mais la Faucheuse n'a pas dit son dernier mot... La prochaine victime sera François-Régis, l'aîné. Céleste admire et adore ce grand frère, aussi brillant qu'adroit de ses mains, qui a fait ses études chez les Jésuites de Rodez en remportant

chaque année le prix d'honneur et qui, tout jeune, a épaté la famille en concevant et construisant une charpente digne du meilleur homme de l'art. Inventif et curieux de tout, il déteste le monotone travail de la terre : au grand désespoir de son père, il est parti pour la capitale, participant au grand mouvement d'exode rural qui dépeuple progressivement la région. Premier de la famille Gineste à avoir quitté son village depuis des générations, il ne revient à Auxillac que pendant les vacances d'été, pour aider aux travaux agricoles. À Paris, il gagne sa vie comme employé des contributions indirectes, mais occupe tout son temps libre à expérimenter les nouvelles techniques photographiques, qui le passionnent et sont alors en plein essor. Peut-être aurait-il été un nouveau Lumière... Mais, en 1904, il est victime d'un grave accident de bicyclette. Sa mère, qui n'avait jamais voyagé au-delà de quelques kilomètres, s'en va à Paris le soigner, puis le ramène au bercail. C'est là qu'il meurt, à l'âge de vingt-six ans. Céleste a treize ans, et elle fait pour la première fois l'expérience de l'agonie et de la mort d'un être aimé.

L'année suivante, la Camarde frappe encore plus cruellement : le petit Julien meurt à neuf ans de rhumatisme articulaire aigu. Céleste, à cet âge de l'adolescence où se développe l'instinct maternel, était très proche de cet enfant sensible, qui prenait sa défense quand elle faisait des bêtises, en suppliant sa mère : « Tu ne grondes pas Céleste, sinon je vais pleurer ! » Dans la maison, les rires se sont tus ; la table familiale est désormais réduite et bien silencieuse : deux parents crucifiés de chagrin, deux frères peu loquaces – surtout Joseph le muet, qui ne s'exprime qu'au travers de gestes et de mimiques. Voir mourir un grand frère adulte est déjà une épreuve cruelle. Perdre un enfant chéri, incarnation de la tendresse et de l'innocence, vous marque pour la vie. D'ailleurs, aucun terme n'existe, dans aucune langue, pour désigner cet état. On est orphelin quand on a perdu son père ou sa mère ; mais pour ceux qui pleurent leur enfant, leur frère ou leur sœur, il n'y a pas de mot. Comme si ce

deuil n'existait pas. On est l'Innommé, l'Innommable. On est *Rien*.

Pour Céleste, le glas de l'enfance a sonné. Jusqu'alors, elle était une gamine insouciant et aventureuse, une sauvageonne, un vrai garçon manqué qui passait sa vie à courir la campagne, grimpant aux arbres sans se soucier de ses tabliers déchirés, glissant sur la glace en hiver avec ses galoches en bois au risque de se rompre les os, furetant partout dans la ferme, faisant mille bêtises, jusqu'à mettre le feu à sa chauffeurette ou s'écraser le doigt dans le tarare. Et voilà que soudain, elle change du tout au tout. Sa souffrance est inexprimable. Elle est *Rien*... donc elle ne fait rien. Elle avait poussé comme un arbre en pleine lumière ; sa croissance s'est arrêtée d'un seul coup : à un mètre soixante-douze, elle domine déjà la plupart de ses congénères, mâles ou femelles. Elle est belle, grande, languissante. Elle a fini de grandir, elle n'a plus qu'à attendre. Attendre quoi ? Elle l'ignore. Elle reste désormais enfermée à la maison, vaguement occupée à coudre, broder ou rêvasser. Sa mère la trouve tellement « anémique » – ou plutôt apathique – qu'elle craint pour elle la tuberculose. Se promener dans la campagne avec Marie, aider aux travaux des champs, à la basse-cour, aux tâches ménagères, préparer les repas qui se mitonnent toujours à l'ancienne, dans une marmite posée sur les braises de l'âtre ? Il n'en est pas question : elle ne sait même pas allumer le feu. Célestine fait tout dans la maison ; elle n'exige rien de ses filles, les élève comme des « Belles au bois dormant ». Comme si elle voulait les mettre sous cloche, les préserver de la rude vie qu'elle a toujours menée, leur faire cadeau de la *tendre enfance* qu'elle n'a jamais connue.

Céleste n'est pas éduquée comme une paysanne, mais comme une Demoiselle. En 1907, pour parfaire son éducation, on l'envoie, comme sa sœur Marie, chez les Dames de Saint-Maur, à La Canourgue ; pensionnaire, évidemment, puisque ce bourg est à plus d'une heure de marche du moulin. Dans cette institution très chrétienne et très *select*, qui

accueille les filles de tous les notables des environs, elle est supposée poursuivre ses études. Poursuivre est bien le mot, car il ne semble pas qu'elle se soit jamais souciée de les rattraper. Les chères sœurs ont pour mission d'instruire leurs ouailles dans la foi catholique, pour en faire de bonnes épouses et mères de famille : le reste passe au second plan, après la messe, le catéchisme, la récitation des prières, la lecture des Évangiles et de la Bible – soigneusement expurgée – et, à la rigueur, de la « Bibliothèque pour les Dames et les Demoiselles ». L'histoire ne semble pas être au programme – c'est Proust qui révélera à Céleste que Bonaparte et Napoléon I^{er} ne font qu'un –, pas plus que la littérature, dont la fréquentation est jugée dangereuse pour les jeunes filles. Quant aux dictées, si on lui en a infligé, elles seront sans effet : son orthographe restera toujours d'une savoureuse fantaisie. Le dimanche, on se met bien sagement en rang pour se rendre à la collégiale Saint-Martin à la messe, puis aux vêpres. Dans les grandes occasions, on défile en procession sous les étendards en chantant des cantiques, en particulier pour la Fête-Dieu, où l'on parcourt les rues semées de pétales de roses, en se prosternant à tous les repositoires. Tous les 4 septembre, et pour les Rogations, on va en pèlerinage à la chapelle de Saint-Frézal. Quand on croise les garçons de l'institution Saint-Joseph, les religieuses s'empressent autour de leurs brebis : « Baissez les yeux, mes filles, voilà le péché qui passe... »

De son passage chez les sœurs, Céleste ne retiendra que quelques vers de Sully Prudhomme appris par cœur, et l'habitude de porter des robes de taffetas noir. Elle ne se soucie pas d'apprendre quoi que ce soit, mais seulement d'*exister* : elle est « volontairement ignorante », dira d'elle Marcel Proust. « Volontairement » est de trop. Il n'y a dans cette ignorance aucune intention délibérée. C'est instinctivement, pour endormir sa souffrance, qu'elle s'est plongée dans un état végétatif, une sorte d'hibernation, comme on s'endort à la nuit tombée en attendant l'aube. Elle s'est enveloppée d'un

cocon pour mieux couvrir son destin. Le sentiment du temps perdu ne l'effleure pas, elle qui a toujours entendu sa mère, pourtant si active, lui répéter ce dicton : « Celui qui l'a fait ne nous l'a pas vendu. » Tout vient à point à qui sait attendre... Alors elle attend, avec l'infinie patience héritée de ses ancêtres. Elle est la *Nymphe superbe et paisible*, endormie au sein de sa chrysalide. Telle la blanche Ophélie, elle se laisse flotter comme un grand lys en attendant que l'emporte le courant de la vie. Elle attend un signe de l'étoile qui va lui indiquer la voie.

Les noces de Céleste

Oui, si je l'ai connu,
c'est bien que le destin l'a voulu.

Céleste Albaret

Même lorsqu'on est persuadé d'être dans la main de la divine Providence, celle-ci a parfois besoin d'un solide coup de pouce...

Céleste, bien installée dans son état de torpeur, ne manifeste pas la moindre intention de quitter le sein de sa famille. Mais elle va sur ses vingt-deux ans, et l'on peut imaginer que sa mère commence à s'inquiéter.

L'automobile, instrument du destin...

Or il se trouve que les Gineste sont pourvus de cousins germains dans le voisinage, qui reçoivent souvent en vacances un jeune homme plein d'avenir, Odilon Albaret. C'est un gars du pays, puisqu'il est natif de Montjézieu, tout près d'Auxillac, sur la rive droite du Lot. Orphelin à douze ans, il été élevé par sa sœur aînée, Adèle, et l'a suivie à Paris lorsqu'elle a quitté leur village natal pour épouser un dénommé Larivière et s'installer avec lui. Une maîtresse femme, cette Adèle, « très dynamique et très autoritaire ». Elle tient avec son mari une brasserie prospère, à l'angle de la

rue Feydeau et de la rue Montmartre, à l'enseigne de « À la Rotonde – Maison Larivière – Tabac – Quatre billards ». Elle est devenue le port d'attache de sa fratrie, sur laquelle elle veille vigoureusement. Elle a placé Odilon comme plongeur dans un café de l'avenue de Wagram, afin qu'il apprenne le métier ; pour elle, son avenir est tout tracé : il reprendra un commerce et deviendra patron de bistrot comme tant de ces « bougnats » qui, depuis le Second Empire, ont émigré avec succès dans la capitale depuis l'Auvergne ou le Massif central. Mais la docilité du petit frère a ses limites : il a claqué la porte le jour où il a découvert que son employeur le nourrissait avec les restes de ses clients. À la faveur du service militaire, il s'est dégagé de la tutelle de sa sœur ; son horizon s'est élargi. Comme nombre de petits gars de la campagne, et comme l'un de ses frères avant lui, il s'est fait cocher à la compagnie L'Urbaine, propriétaire de plus d'un millier de fiacres à Paris. Il aimait bien les chevaux, qui lui rappelaient son enfance... Mais l'avenir était ailleurs : déjà l'automobile avait commencé à tuer les chevaux, et L'Urbaine à se reconverter. Il a donc obtenu son « certificat de capacité pour conduite d'une voiture automobile » et s'est fait engager comme « taximètreur ».

Les Parques ont commencé à dérouler et à croiser les fils du destin : arrêtons-nous un instant sur l'été 1907. La clientèle de ces taxis est encore peu nombreuse, mais fortunée, et fréquente assidûment les stations balnéaires : il faut l'accompagner dans ses transhumances hivernales ou estivales. Pour Odilon, c'est l'occasion rêvée de voir du pays : il entre comme mécanicien-chauffeur à la Compagnie de taximètres Unic, créée par les Rothschild, qui opère l'hiver à Monaco et l'été sur la côte normande. Or l'administrateur de cette société est un dénommé Jacques Bizet...

Jacques Bizet a fréquenté dans son enfance le cours Pape-Carpantier, puis le lycée Condorcet, tout comme un certain Marcel Proust – qui s'était alors épris de lui d'une façon un peu trop tendre à son gré et à celui de leurs parents. Puis

ce même Bizet a abandonné ses études de médecine en dernière année pour devenir administrateur des taxis Unic ; il est donc l'employeur d'Odilon, qu'il envoie travailler pendant l'été 1907 à Cabourg. Dans cette station balnéaire, la plus élégante de la côte, vient d'ouvrir un nouveau palace ultramoderne, le Grand Hôtel. De son côté, Marcel Proust, écrivain encore obscur dans lequel le public ne voit guère qu'un chroniqueur mondain, a décidé de s'aérer loin de l'appartement du boulevard Haussmann où il s'est installé après la mort de sa mère et où, depuis, il vit reclus, alité la plupart du temps. Pour passer l'été sur la Côte Fleurie, où il a de nombreuses relations, il a choisi de descendre dans cet établissement que *Le Figaro* qualifie de « véritable palais des Mille et Une Nuits ». Et là, miracle, voilà qu'il ressuscite au monde et entreprend d'aller rendre visite à tous ses amis qui séjournent aux environs. Pour cela, il a besoin d'un taxi et s'adresse donc tout naturellement à son vieil ami Jaques Bizet, qui lui recommande deux de ses employés : Alfred Agostinelli et Odilon Albaret.

Cet été-là, tous deux vont devenir ses « mécaniciens » attirés et se lier d'amitié. Proust, de son côté, découvre l'ivresse de rouler sur les petites routes désertes, à la vitesse vertigineuse de trente kilomètres à l'heure, en jouant à cache-cache avec les clochers. Il voit dans l'automobile l'instrument d'une liberté retrouvée, ce dont il fait part avec lyrisme aux lecteurs du *Figaro*. Pour lui, cette innovation ressuscite le cavalier du passé, « ce "voyageur" qui n'existait plus depuis les chemins de fer », jouissant de « cette admirable indépendance qui le faisait partir à l'heure qu'il voulait et s'arrêter où il lui plaisait ». Il célèbre les ronflements du moteur, avec « ces changements de registres que sont les changements de vitesse », comme « un de ces jeux de ces orgues cachées dans l'automobile et dont nous ne remarquons guère la musique » – « musique pour ainsi dire abstraite, tout symbole et tout nombre ». Dans le son de la trompe, qui peut devenir « joyeux, presque humain », il va jusqu'à percevoir des accents

wagnériens... L'idéalisation de la machine se communique à l'homme qui la pilote : sous le capuchon de sa « vaste mante de caoutchouc », son chauffeur ressemble « à quelque pèlerin ou plutôt à quelque nonne de la vitesse ». Marcel s'extasie devant « sa roue de direction (qu'on appelle volant), – assez semblable aux croix de consécration que tiennent les apôtres ».

Ainsi métamorphosés par la magie de son rêve visionnaire, ces chauffeurs ne sont pas pour lui des hommes comme les autres. Paladins chevauchant leurs capricieuses montures, organistes, saints de vitrail, divinités augustes et familières présidant aux rites sacrés du voyage, ils appartiennent à une classe à part – presque amis, et non pas domestiques, même s'ils sont rétribués pour le servir. Agostinelli, comme on le sait, délaissera bientôt le volant, appelé par Marcel à d'autres fonctions – officielles et plus intimes – avant de prendre son envol aux gouvernes d'un aéroplane qui lui sera fatal. Odilon, lui, restera son Automédon et son homme de confiance jusqu'à sa mort. Il s'attache à ce client, non seulement très généreux, mais surtout plein de délicatesse vis-à-vis de ce que d'autres nomment les « inférieurs ». Lui qui est simple et fort, il prend plaisir à satisfaire les besoins d'évasion de cet homme immobile, si fragile et si compliqué, à veiller à son confort – toujours récompensé, au-delà du pourboire, par un mot charmant, un geste gracieux. Proust, de son côté, apprécie le zèle, la ponctualité, la patience, la dextérité et la discrétion de cet « Albaret », dont il ignore encore le prénom.

Odilon Albaret, l'homme providentiel

Nous sommes en 1913. À Auxillac, neuf ans ont passé depuis la mort du petit Julien. Neuf, nombre symbolique dans la mythologie comme dans toutes les croyances, religions, superstitions, traditions du monde ; chiffre de l'accomplissement selon la Kabbale, mais aussi de la gestation, du

cycle de la vie, de l'éternel renouveau, de la patience et de la méditation... Bref, celle que l'on n'a pas nommée Céleste par hasard est prête à sortir de son long sommeil pour renaître à la vie. Clotho, la Parque fileuse, a bien travaillé. À Adèle, maintenant, de donner le coup de pouce décisif pour caser ce jeune frère qui va sur ses trente-trois ans et n'a toujours pas pris femme. Céleste lui paraît l'épouse idéale – belle, bien portante et d'une passivité prometteuse. Ce n'est pas l'une de ces dangereuses évaporées, venues de Dieu sait où, qui hantent la capitale et les lieux inconnus, voire suspects, où Odilon le voyageur pilote son automobile. C'est une payse, une presque cousine, dont la famille est connue et estimée dans le village ; elle a tété, avec le lait des vaches de la ferme, les solides principes qui font les bonnes épouses : on sait où on met les pieds. Docile aux vœux de sa sœur, Odilon vient rendre visite aux cousins à la faveur des vacances. Sans s'être vus souvent, les jeunes gens « parentisent » depuis longtemps, comme dit Céleste. Avertie des projets de l'impérieuse Adèle, la jeune fille renâcle : « Je n'en voudrais pas, de son frère ! » déclare-t-elle tout de go. Non seulement il a dix ans de plus qu'elle, mais son métier itinérant lui paraît suspect : « Un jeune homme qui allait, qui venait, qui se promenait, je croyais que c'était un jeune homme pas sage. » Peu à peu, cependant, l'idée fait son chemin : malgré toute la tendresse qu'elle éprouve pour sa famille et son village, elle s'y sent un peu comme un cygne au milieu des canards ; elle ne se voit pas d'avenir à Auxillac. Pas d'avenir nulle part, en vérité. Alors, pourquoi pas celui-ci plutôt qu'un autre ? Elle pourrait tomber plus mal.

Un cliché pris au début de la Grande Guerre nous montre Odilon en uniforme de soldat, la mine grave, les bras croisés sur ce qui semble être un prie-Dieu – hautement symbolique –, une cigarette dans la main droite, une paire de gants dans la main gauche. Le visage est large et ouvert, la mâchoire carrée, les traits fins, équilibrés et avenants, le nez droit. Tout dans sa figure respire la bonté, la franchise, l'honnêteté, le

dévouement, le désir de bien faire : on sent l'homme de devoir, courageux, actif, déterminé, toujours prêt à rendre service ; les pieds sur terre, bien campé dans la vie, en parfaite adéquation avec lui-même ; il doit tout savoir faire de ses dix doigts, avoir la poignée de main précise et musclée, le verbe sans détour. Il inspire d'emblée confiance, on a envie de l'embrasser sur les deux joues. Sur ce portrait « officiel » réalisé par un photographe professionnel, il s'efforce d'avoir l'air martial, le regard tourné vers la ligne bleue des Vosges. Mais, sous les narines largement ouvertes et la petite moustache relevée en croc à la mode de l'époque, quelque chose nous indique, dans la bouche grande et bien dessinée, que le rire n'est pas loin, la blague prête à fuser : on peut être à la fois sérieux et bon vivant, consciencieux et plein d'humour.

Céleste l'instinctive a dû déchiffrer tout cela sur le livre ouvert de son visage, et comprendre qu'il était exactement l'homme qu'il lui fallait pour l'éveiller de sa léthargie et l'accompagner dans la vie. Sans doute a-t-elle été émue, aussi, par la touchante histoire de cet orphelin : alors qu'il était encore écolier à La Canourgue, il était rentré un soir avec le bouton de son gilet décousu. « Laisse ton vêtement sur la chaise de la cuisine, je te recoudrai ça ; mais pour le moment, on va se reposer, parce que le cœur me fait un peu mal », lui avait dit sa mère. Le lendemain matin à son réveil, la maison était silencieuse. Sur le dossier de la chaise l'attendait la veste recousue. L'ayant endossée, il s'apprêtait à partir sur la pointe des pieds. Sa mère encore endormie, à cette heure-là ? Scrupule ou pressentiment, il était revenu sur ses pas pour lui donner un baiser. Mais ses lèvres s'étaient posées sur une statue de marbre. Elle était morte dans la nuit ; avant de mourir, elle s'était relevée pour recoudre ce bouton, dans un dernier geste d'amour.

La compassion ne fait pas la passion, mais c'est déjà un début. Céleste apprécie ce « garçon très gentil, avec un bon visage rond et de bonnes moustaches comme à l'époque ». Sobre emballement pour ce futur mari, dont elle reconnaîtra,

expérience faite, qu'il était « extrêmement honnête et franc », doté d'« une grande délicatesse et une grande discrétion », ainsi que d'« une foule d'autres qualités », sans préciser lesquelles. Les deux futurs fiancés s'écrivent, un peu gauchement on l'imagine – ils sont tous deux « gens étrangers à l'écriture »... « Toujours est-il qu'il a fait sa demande et qu'elle a finalement été acceptée », se souviendra Céleste, sans enthousiasme excessif. Acceptée *finale*ment, en dépit de quelques réticences familiales à l'idée que la jeune fille devra s'exiler à Paris : dans le Gévaudan, encore plus qu'ailleurs, on voit toujours d'un mauvais œil la brebis s'écarter du troupeau, au risque pour l'imprudente d'être croquée par un monstre inconnu ; en ce temps-là, « les membres d'une famille vivaient très ensemble. Les mariages se faisaient sans s'éloigner de la terre ». Le seul de la famille qui soit parti à Paris est François-Régis, et cela ne lui a pas porté chance. À dix jours des noces, un cousin bien intentionné – et qui lorgnait peut-être sur la donzelle – tente de persuader Célestine qu'avec un tel métier, Odilon n'est pas un mari pour sa fille. Quant à son frère Paul, il n'y va pas par quatre chemins : « Va-t'en à Paris manger de la viande pourrie et des poulets qui sentent mauvais ! Ici au moins tout est sain », tonitruet-il, écologiste avant l'heure. Mais Céleste a fait son choix. La cérémonie est fixée à la semaine d'après Pâques, pour pouvoir rassembler toute la famille à l'occasion de ces fêtes carillonnées – on ne se marie pas pendant le Carême et la Semaine sainte. Le vendredi 28 mars 1913, Paul endosse donc à contrecœur son habit du dimanche pour mener sa sœur à l'autel, à la place de leur père paralysé depuis quelques années.

Ouvrons ici une parenthèse : c'est à ce point de mon récit que devrait logiquement intervenir l'histoire bien connue du télégramme de félicitations de Marcel Proust à Odilon, maintes fois racontée par Céleste sur les ondes. « Dans l'église le facteur a remis un télégramme à mon mari, avec ses vœux de bonheur », confiera-t-elle à son intervieweur Georges

Belmont – information reprise dans son livre avec une légère variante : Odilon aurait reçu cette dépêche « juste au moment de partir pour l'église avec la famille ». Peu importe, et peu importe aussi son erreur sur la date de ce mariage, qu'elle situe le 27 mars au lieu du 28. Mais le plus intéressant, c'est d'examiner le télégramme original : il a été posté à Paris le 31 mars à 19 h 45, et tamponné au bureau de poste de La Canourgue le 1^{er} avril à 7 h 40. Il est donc arrivé quatre jours après le mariage. Dommage... Tournée au cinéma, la scène aurait été spectaculaire : arrivée du facteur au milieu de la famille assemblée, murmures d'étonnement, voire d'inquiétude : une dépêche de Paris ? Pourvu que ce ne soit pas une mauvaise nouvelle ! Gros plan sur Odilon qui décachette le petit bleu, le lit en silence, le fourre dans sa poche, une larme d'émotion au bord de la paupière, un sourire attendri sous sa moustache. Mais force est de s'incliner devant cette preuve irréfutable : cela ne s'est pas passé exactement comme Céleste le racontera, bien des années plus tard, dans un impeccable scénario, magistralement revu et corrigé par le prisme de sa mémoire.

Quoi qu'il en soit, le télégramme existe bien et c'est l'essentiel :

Toutes mes félicitations, je ne vous écris pas plus longuement parce que j'ai pris la grippe et je suis fatigué, mais je fais des vœux de tout mon cœur pour votre bonheur et celui des vôtres.

Marcel Proust.

Du pur Monsieur Proust. Pas le genre à économiser ses mots pour cette longue missive qui a dû lui coûter une fortune ! Et toujours à s'intéresser à vous, sans en avoir l'air. Quand Odilon lui a annoncé son absence prochaine pour ses noces, ce n'était donc pas en simple curieux qu'il l'avait questionné : « Vous allez vous marier, Albaret ? Où ? À quelle date exactement ? » Il a gravé tous ces détails dans sa prodigieuse mémoire et trouvé le temps, avec juste quelques jours de retard, de rédiger et faire envoyer ce message. Dieu sait

qu'il avait bien d'autres choses en tête, pourtant, entre ses amours compliquées avec Agostinelli et la parution prochaine de *Du côté de chez Swann* : au même moment, alors qu'après avoir essuyé un refus offensant de l'éditeur Ollendorff, il s'était résigné à signer un contrat à compte d'auteur avec Bernard Grasset, il venait de recevoir le premier paquet des épreuves – si bien nommées – à corriger. Odilon ignore bien entendu tout cela ; mais il est profondément ému de cette attention, de ce signe d'amitié qui a volé vers lui, par la magie du télégraphe, de la chambre enfumée du boulevard Haussmann jusqu'aux lointaines collines de la Lozère. Cette dépêche restera à tout jamais gravée dans la mémoire de Céleste, qui entend pour la première fois le nom de Marcel Proust, de la bouche de son mari tout neuf : « Je sais bien que c'est un client extraordinaire, un homme pas comme tout le monde. Mais jamais je n'aurais cru qu'il pense à me télégraphier. »

Quoi qu'il en soit, voilà notre Céleste dûment mariée, membre à part entière de la nombreuse famille Albaret – dont on ne se débarrasse pas si facilement. Elle, la silencieuse, la sauvage, la solitaire, qui n'avait jamais fréquenté les garçons que du bout des yeux, a dû faire bonne figure tout au long des interminables ripailles campagnardes, ponctuées de danses au son du *vioulounaire*, copieusement arrosées de ce petit vin du pays qui délie les langues et fait fuser chansons et plaisanteries grivoises ; sans doute a-t-on infligé aux nouveaux époux les rites traditionnels et presque « réglementaires », dont l'inévitable « rôtie » au chocolat, peu ragoûtante à voir et passablement indigeste, présentée comme il se doit dans un pot de chambre – neuf. Va-t-elle enfin pouvoir se retrouver en tête à tête avec son nouveau mari, faire vraiment connaissance avec celui qui va partager sa vie ? Que non point ! On aura toujours bien le temps : toute la compagnie s'embarque pour Paris, pour y achever les fêtes ; une pleine wagonnée à eux seuls. bercés par la mélopée du roulement, tous s'écroulent, digérant leur mangeaille et cuvant leur vin ;

Odilon n'est pas le dernier à ronfler, à la grande irritation de son épouse furibonde : le train du Paradis a vraiment une drôle de mine, l'embarquement pour Cythère manque de romantisme. Céleste ne ferme pas l'œil. Elle est en route pour Paris, ce Paris lointain, attirant et menaçant à la fois, et n'a pas la moindre idée de la vie qui l'y attend.

April in Paris

Il la vit : leur esprit se plut l'un à l'autre,
et leur sublime s'amalgama.

Duc de Saint-Simon

Paris, en ce printemps 1913, est encore une juxtaposition de villages ; une atmosphère presque champêtre règne dans certains quartiers ; on fraternise ou on s'épie, on exerce une multitude de petits métiers, on voit même passer des chevriers poussant leurs troupeaux et proposant du lait que les femmes viennent recueillir dans un bol. Les rues retentissent des appels chantés par les marchands et les artisans ambulants, dont Marcel Proust nous a brossé un si savoureux tableau :

« Ah ! le bigorneau, deux sous le bigorneau ! »

« Les escargots, ils sont frais, ils sont beaux ! »

« À la tendresse, à la verdure ! Artichauts tendres et beaux !

Arti... chauts ! »

« Tond les chiens, coupe les chats, les queues et les oreilles ! »

« Habits, marchand d'habits, ha... bits ! »

« Couteaux, ciseaux, rasoirs ! »

« Avez-vous des scies à repasser, v'là le repasseur ! »

« C'est moi qui rétame, même le macadam, c'est moi qui mets des fonds partout, qui bouche tous les trous ! Trou, trou, trou ! »

« Ce Paris qui vous donnait des ailes »

Dans les rues flotte encore l'odeur agreste du crottin, les pavés résonnent toujours des claquements des sabots et des cris des cochers : mais les chevaux cohabitent de plus en plus difficilement avec les envahissantes automobiles. Le 11 janvier, trois mille personnes se sont rassemblées place Saint-Sulpice pour suivre un étrange convoi funéraire : elles escortaient l'ultime voyage du dernier omnibus hippomobile de la capitale. Sous la présidence de Poincaré, les gouvernements valsent au rythme des fugaces alliances politiques ; les barbus succèdent aux barbus, dans l'indifférence générale. Ce qui passionne les foules, bien plus que les crises ministérielles, les guerres balkaniques ou la pacification du Maroc, c'est le procès de la bande à Bonnot, dont les braquages en automobile ont fait pendant deux ans la une des journaux à sensation. On s'enthousiasme pour le progrès ; pour les exploits de l'aviateur Roland Garros, qui vient de traverser la Méditerranée ; pour le métropolitain, qui transporte déjà chaque année près de cinq cent millions de voyageurs ; pour la télégraphie sans fil, dont l'antenne militaire d'une puissance unique au monde trône au sommet de la tour Eiffel, ainsi sauvée de la démolition pour devenir le symbole d'une capitale rayonnante.

À Montmartre, à Montparnasse, dans les salles de concert, peintres et musiciens font exploser les codes, inventent un nouveau monde en « isme » – fauvisme, cubisme, futurisme, modernisme... Au théâtre des Champs-Élysées, première construction en béton de la capitale, qui vient d'être inauguré avenue Montaigne, la création du *Sacre du printemps* provoque un scandale sans précédent : la presse se déchaîne contre la « cacophonie insupportable » de la musique de Stravinsky et la « bestialité érotique » des bonds de Nijinski. Dans les salons des beaux quartiers, on s'enivre encore des parfums de l'Ancien Régime en rivalisant de bals costumés et de soupers servis aux flambeaux par des valets en habit à la française.

Dans les usines Renault, converties aux vertus du taylorisme, on commence à chronométrer le travail à la chaîne. À la tribune, Jean Jaurès tonne contre la « loi des trois ans » qui rallonge le service militaire. La CGT flirte avec la SFIO. Mais le bon peuple, qui a enfin conquis un jour de congé hebdomadaire, peut s'amuser le dimanche. On s'écrase dans les attractions et les dancings de Luna Park, porte Maillot, ou de Magic City, quai d'Orsay ; le tango, cette danse venue d'Argentine, jugée par certains « d'un genre douteux et que le goût ne peut que réprouver », fait fureur dans toutes les classes de la société, du Faubourg Saint-Honoré jusqu'aux bas-fonds de Clignancourt, et la mode en gagne jusqu'aux mises en scène de l'Opéra-Comique. Les caf'conc' et leurs chansonniers, désormais libérés de la censure, font toujours recette, ainsi que les bals musettes, quasi-monopoles des « Auvergnats », malgré la nouvelle concurrence du cinématographe. Au Gaumont Palace, rue de Caulaincourt, on se bouscule pour voir *Fantômas*, d'autant plus menaçant qu'il est muet, mettre la main sur les bijoux de cette cruche de princesse Danidoff. Sur les boulevards, les ouvriers en blouse bleue côtoient les bourgeois en melon ou huit-reflets, les rapins aux chapeaux démonstratifs, les nourrices en bonnets à rubans ; la gaieté fuse partout, des artères les plus luxueuses jusqu'aux passages les plus crasseux, où retentissent par les fenêtres les chansons des midinettes au travail. Paris danse, Paris chante, Paris crée, Paris fourmille, Paris frétille, Paris pétille, Paris jouit encore de « cette merveilleuse innocence », cette naïve « insouciance de l'existence » célébrée par Stefan Zweig : « Favorisée entre toutes du privilège de rendre heureux quiconque l'approch[e] », « à la fois libre et créatrice, ouverte à chacun tout en s'enrichissant de cette belle prodigalité », la Ville Lumière est plus effervescente que jamais.

L'année précédente, le paquebot *Titanic*, concentré flottant d'une civilisation insouciant et sûre de son invulnérabilité, a sombré dans les flots de l'Atlantique Nord. Ce « Paris ailé » se croit à l'aube d'un siècle nouveau, alors qu'il vit

le crépuscule, le chant du cygne d'un XIX^e siècle qui n'en finit pas de mourir. Paris savoure les derniers feux d'une « Belle Époque » qui ne sait pas encore son nom et qui, déjà, ressent obscurément les frissons telluriques du séisme qui va bientôt l'engloutir.

Levallois, la Mecque de l'automobile

Paris n'a rien de magique ni de séduisant, pourtant, aux yeux de Céleste, qui débarque en ce matin frisquet à la gare de Lyon, après une nuit blanche passée à écouter ronfler ses compagnons de voyage. La gare enfumée, pleine des effluves de cambouis et de charbon brûlé, la foule qui s'agite au-dehors à la recherche d'un taxi, les cris, le bruit, les klaxons... Tout pour elle est nouveau, déconcertant, affolant. Jamais elle n'a vu de maisons aussi hautes, autant d'inconnus autour d'elle, qui passent en s'ignorant les uns les autres – au village, tout le monde se connaissait, se saluait. Quand Odilon a pu enfin dénicher un taxi, il a fallu prendre place – sans manifester le moindre étonnement, on a sa dignité... – dans ce drôle d'engin mal foutu, puant, pétaradant et tressautant, semblable à une voiture à cheval pitoyablement mutilée de ses brancards. Pensez donc ! Voir passer une auto à Auxillac était déjà un événement, alors y monter ! Par la vitre, elle voit défiler Paris comme en rêve, ou plutôt comme un cauchemar. Très fier de faire le guide dans une ville qu'il connaît comme sa poche, en bon taximètreur, Odilon lui signale qu'ils passent devant le Théâtre-Français, sans obtenir aucune réaction. Du doigt, il lui montre l'Opéra, un peu plus loin : mais Céleste ne voit qu'un triste toit verdâtre et se contente de ce laconique commentaire : « Ah bon ? »

Les voilà enfin dans le nid d'amour qu'Odilon leur a préparé : un petit appartement dans un immeuble neuf, à Levallois-Perret. Ce n'est pas un hasard si Albaret a choisi Levallois : non seulement les loyers y sont moins chers qu'à Paris et il

pourra garer facilement son taxi ; mais surtout, la ville est la Mecque de l'automobile. Nombre d'industriels s'y sont implantés pour échapper aux taxes de l'octroi qui, depuis l'Ancien Régime, frappent les denrées et matières premières entrant dans Paris. Les constructeurs Citroën et Hispano-Suiza, entre autres, y ont leurs usines ; elle regorge de sous-traitants, d'ateliers de réparation et de sociétés de taxis, comme la Compagnie française des automobiles de place, dite G7. De 1911 à 1912, Levallois a d'ailleurs été le théâtre de nombreuses échauffourées, lors d'une longue grève opposant les chauffeurs aux compagnies qui les employaient et qui leur refusaient le statut de salarié. Est-ce à cette époque qu'Odilon a décidé de sortir de cette position inconfortable pour devenir son propre patron ? Toujours est-il qu'il est, à présent, propriétaire de sa voiture et qu'il doit pouvoir être contacté directement par ses clients : il a donc eu beaucoup de mal à trouver l'appartement idéal, à proximité d'un café ouvert de l'aube à la nuit et équipé du téléphone, par lequel ils pourront le joindre comme ils le faisaient jusqu'à présent dans le bistrot des Larivière. Il a enfin déniché un deux-pièces-cuisine, au n° 16 de la rue Deguingand, presque à l'angle de la rue d'Alsace où trône l'établissement Moreux, que l'on peut encore voir aujourd'hui sur une carte postale ancienne, annonçant sur son enseigne « Café Tabac Billard ».

Odilon a bien choisi son métier : certes, la mise de fonds pour l'acquisition d'une voiture était colossale, et il a sans doute été en partie financé par sa sœur, la dévouée et prospère Adèle. Mais à présent, à force de travail, il gagne bien sa vie. Les chauffeurs de place à Paris sont soumis à une réglementation aussi complexe que contraignante – comme l'administration en a le secret –, drapeaux bleus, blancs ou rouges selon les catégories de voitures, tarifs de jour ou de nuit, dans Paris intra-muros ou hors de la barrière de l'octroi qui cerne toujours la capitale... Pour simplifier, disons qu'Odilon peut en moyenne facturer à ses clients un franc du premier kilomètre et cinquante centimes pour chacun des suivants,

auxquels s'ajoutent trois francs par heure d'attente ou de « marche lente », calculée par fractions de deux minutes. Bref, on peut estimer qu'il encaisse au minimum cinquante francs par jour : même s'il en consacre la moitié à l'entretien de sa voiture, il gagne donc cinq fois plus qu'un métallo parisien, rémunéré cinq francs par jour pour seize heures de travail, et bien davantage qu'un chauffeur de maître ou une domestique de grande maison, respectivement payés deux cents et cinquante francs par mois – mais logés, nourris, blanchis et vêtus, ce qui fait d'eux l'aristocratie de la classe ouvrière. Et si tous ses clients étaient aussi généreux en pourboires que l'est Monsieur Proust, il ferait bientôt figure de nabab.

« Est-ce que ce sera bientôt fini ? »

Aussi a-t-il pu préparer pour sa femme un logis tout neuf, propre, moderne, coquettement aménagé... mais sinistre. S'il s'attendait à des cris d'admiration, il en sera pour ses frais : à peine franchi le seuil de la porte, Céleste éclate en sanglots, avant de s'endormir comme une masse, terrassée par la nuit blanche et par les émotions. Au réveil, elle devra bien admettre que tout cela n'était pas un mauvais rêve : elle va bien devoir vivre dans cette boîte exigüe, avec une triste cour comme seul horizon, cernée de toutes parts par les murs des immeubles et les pavés des rues. Jamais elle n'avait imaginé cela quand elle avait décidé de quitter la grande maison d'Auxillac, les vastes espaces du domaine, les collines des Causses à l'horizon, les bruits de la ferme, la tendresse de sa mère.

Elle ne parvient pas à trouver le sommeil ; elle passe ses nuits éveillée, à guetter les bruits étranges provenant de la cour ou des autres « boîtes » où, comme elle, sont rangés ses voisins ; le jour, à la fenêtre, elle regarde pleurer le ciel. Car ce printemps froid et morose n'est qu'un prolongement de

l'hiver, qui a été exceptionnellement sombre et humide : toute la journée, la pluie tombe, fine et serrée. Impalpable, éternelle et terriblement mouillée. Et toute cette eau, qui était un bienfait dans sa fertile vallée natale, n'est plus qu'une lavasse inutile et importune quand elle dégouline sur les pavés glissants de la rue Deguingand.

Odilon l'incite bien à sortir, à aller voir les Larivière... Ce n'est pas compliqué : il lui suffirait de prendre l'autobus de la ligne F, à la porte d'Asnières, à deux pas, direction les Halles, et de descendre place de la Bourse ; elle en aurait pour vingt minutes à peine. Mais Céleste résiste : sous sa passivité apparente, elle cache une extraordinaire force d'inertie ; instinctivement, elle craint comme la peste Adèle la souveraine, qui s'active sans relâche dans son bistrot, à régenter sa douzaine d'employés et à régner sur sa clientèle. « L'atmosphère de café », comme elle dit, ne lui plaît pas trop ; elle préfère se tenir à distance de cette péremptoire impératrice de comptoir ; Adèle aimerait tant, elle le sait, les transformer à leur tour, Odilon et elle, en rois du Picon-bière, comme elle l'a déjà fait avec son plus jeune frère, Jean, établi à l'angle de la rue de la Victoire et de la rue Laffitte en compagnie de sa jeune femme Louissette. Céleste préfère de loin son autre belle-sœur, Julie, qui s'occupe d'elle avec un soin maternel – est-ce parce qu'elle porte le prénom de sa grand-mère, et l'un des prénoms de sa mère ? Comme, de son propre aveu, elle ne sait rien faire, Julie se charge de lui enseigner les rudiments du métier de bonne ménagère, entre autres allumer le feu de sa cuisinière, un instrument qu'elle n'avait jamais vu à la maison, où sa mère cuisinait dans l'âtre. Elle l'accompagne au marché pour lui apprendre comment acheter – un art tout aussi mystérieux pour celle qui a toujours été nourrie des produits de la ferme et n'a pas la moindre idée du prix des choses. L'usage d'ouvrir ou de fermer une porte avec une clé lui est également inconnu : un jour qu'elle a voulu sortir toute seule comme une grande, elle a claqué le battant derrière elle, laissant la clé dans la serrure ; et c'est Odilon, rentré